

Collectif (1990) *La Déclaration de Vancouver*. Actes du colloque de l'UNESCO « La science et la culture pour le XXI<sup>e</sup> siècle : un programme de survie », Commission canadienne pour l'UNESCO, 335 p.

Georges Nicolas

Volume 36, Number 97, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022252ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022252ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

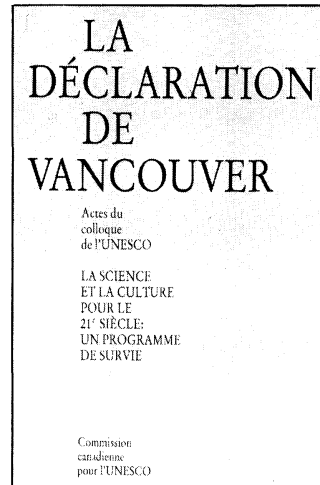
1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nicolas, G. (1992). Review of [Collectif (1990) *La Déclaration de Vancouver*. Actes du colloque de l'UNESCO « La science et la culture pour le XXI<sup>e</sup> siècle : un programme de survie », Commission canadienne pour l'UNESCO, 335 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 36(97), 112–113.  
<https://doi.org/10.7202/022252ar>

COLLECTIF (1990) *La Déclaration de Vancouver*. Actes du colloque de l'UNESCO «La science et la culture pour le XXI<sup>e</sup> siècle: un programme de survie», Commission canadienne pour l'UNESCO, 335 p.



Le colloque sur «La science et la culture pour le XXI<sup>e</sup> siècle: un programme de survie» organisé par la commission canadienne pour l'*Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture* (UNESCO) à Vancouver (Canada) en septembre 1989 faisait suite au colloque organisé à Venise par le même organisme international en coopération avec la Fondation Cini sur «La science face aux confins de la connaissance: le prologue de notre passé culturel». À Venise, les personnalités scientifiques et philosophiques réunies avaient constaté que «la science ne peut pas poser... toutes les questions pertinentes et encore moins offrir toutes les réponses nécessaires» (p. 57).

Par conséquent, «le scientifique fait partie du problème et... des contributions venant d'autres avenues de perception sont légitimes...» (p. 57). À Vancouver, les 17 participants venant de 15 pays différents et appartenant à 3 religions monothéistes et au moins 2 autres spiritualismes, ont franchi un pas de plus sous l'égide de Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II. Dans une «déclaration» fondée sur une approche scientifique approfondie de l'État de la connaissance et du monde (Cosmos), les participants proposent des «idées de rechange» pour aider l'humanité à faire face au «problème de survie» auquel elle est confrontée dans les circonstances actuelles (croissance démographique, modification du climat et du niveau des mers, destruction de l'habitat et extinction des espèces vivantes, guerre).

L'idée générale est que l'homme doit retrouver «des croyances et des modes d'expérience spirituelle qu'il avait perdus» (p. 14). Trois moyens sont proposés (p. 14): 1) acquérir «la perception d'un macrocosme organique qui retrouve les rythmes de la vie»; 2) élargir la conscience d'appartenance de l'homme aux processus créateurs de l'univers pour qu'il retrouve une harmonie avec la nature; et 3) surmonter la fragmentation corps-esprit-âme pour que l'homme découvre en lui-même «le reflet du cosmos et de son principe unificateur suprême». La déclaration se termine par un appel à la collaboration entre les religions pour diffuser ce message dans un esprit de tolérance.

On observe dans tout l'ouvrage un glissement général du vocabulaire et des concepts. La satisfaction des besoins de l'individu dans le partage du «gâteau de l'environnement» devient de l'égoïsme; le premier «substrat subjectif» de la connaissance est «Dieu»; son inverse (complémentaire) dans le «champ de la conscience», le «substrat prédicatif» se transforme en «lieu de néant absolu», etc. La mise au point de cet arsenal conceptuel analogique à base scientifique permet ainsi de faire l'économie de l'examen des conséquences opératoires du contenu des messages sacrés. Qu'en est-il par exemple du rôle des textes révélés chrétiens dans «la croyance selon laquelle les ressources de la planète sont un don de Dieu» (p. 139) ou dans «l'accélération de la croissance démographique» (p. 12); ou encore des textes révélés musulmans dans la «préparation à la guerre» (p. 12), etc.?

La science par contre est jugée, non pas par rapport à ce qu'elle est ou aspire à être (recherche de la vérité ou de la cohérence ou de l'opérativité, etc.), mais uniquement par rapport à son application. Il y aurait une «mauvaise» science du XIX<sup>e</sup> siècle (fondée sur «une représentation mécanique... de l'univers» (p. 13) et une «bonne» science du XX<sup>e</sup> siècle (ensemble de «concepts» offrant l'image d'un univers formé par un apport créateur continu qui ne limite rigide­ment aucune loi mécanique (p. 13). Il en résulte que le contraste est frappant entre les exposés scientifiques ou philosophiques particulièrement brillants et souvent passionnants des participants (voir: la «Logique du Lieu» de Yûjiro Nakamura) et le résultat décevant des travaux du comité de rédaction de la déclaration. Qu'y a-t-il de nouveau en effet, dans la proposition d'une «science spiritualiste» ou «spirituelle» quand on sait où nous a mené la soi-disant «science matérialiste»?

Enfin, à l'occasion de ce colloque, les géographes peuvent mesurer les effets de la réduction de leur discipline au statut croupion de «science sociale» alors qu'ils sont historiquement aux origines mêmes des conceptions macrocosmiques ou organicistes de la science. «La géographie touche à la fois à l'étude de la cosmographie et à celle de la géométrie, unissant ce qui vit sur terre à ce qui se meut dans le ciel, les ramenant à l'unité comme s'ils étaient tout proches, et non pas séparés...» écrivait Strabon au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Or, à qui ont fait appel les organisateurs des colloques pour parler «des interactions des plantes et des animaux [dont les hommes] entre eux et avec leur environnement»? À l'écologiste québécois Pierre Dansereau dont la compétence et le sens pédagogique ne peuvent être mis en cause, mais qui aurait eu besoin de l'aide d'un géographe pour parler des effets d'échelles observables dans le partage du «gâteau de l'environnement» ou dans le «cycle de la stratégie écologique humaine».

Georges Nicolas  
Institut de recherches interdisciplinaires  
Université de Lausanne